

LE JUGEMENT DE MIDAS,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES EN PROSE,

MÊLÉE D'ARIETTES:

*Représentée pour la première fois, par les Comédiens
Italiens, ordinaires du Roi, le Samedi 27 Juin 1778.*

Par M. D'HELE. Musique de M. GRÉTRY.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques,
au Temple du Goût.

M. DCC. LXXVIII.

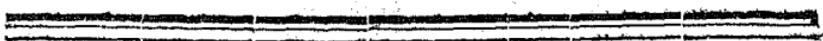
Avec Approbation & Permission.

FR. NIC. MANCKONFCHES
MUSIKHISTORISCHES
MUSEUM. FRANKFURT A.M.



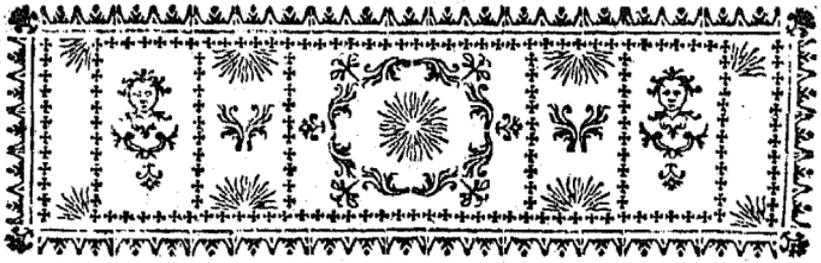
AVERTISSEMENT.

Quelques Personnes aussi bien instruites que bien intentionnées, ont eu soin de publier que cette Piece n'étoit qu'une Traduction du MIDAS Anglois, Opéra burlesque en un Acte; ceux qui savent les deux Langues, & qui ont assez de loisir & de patience pour comparer les deux Ouvrages, verront jusqu'à quel point cette assertion est fondée.



A C T E U R S.

APOLLON ;	M. Clairval.
MERCURE ,	M. Menier.
MIDAS , <i>Bailli de Village.</i>	M. Rosiere.
PALEMON , <i>Fermier ,</i>	M. Nainville.
MOPSA , <i>Femme de Palemon ,</i>	Me. Moulinghen.
LISE } <i>Filles de Palemon & de Mopsa.</i>	{ Mlle. Billioni.
CLOÉ } <i>Filles de Palemon & de Mopsa.</i>	{ Mlle. Dugazon.
PAN , <i>Bucheron ,</i>	M. Narbonne.
MARSIAS , <i>Berger ,</i>	M. Trial.



LE JUGEMENT
DE

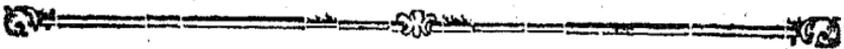
MIDAS,
COMÉDIE.

Calliope



ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une plaine , terminée par des montagnes. L'ouverture , qui ne commence que quand la toile se leve , imite le bruit silencieux qui annonce l'Aurore ; insensiblement elle prend le caractère de l'orage. On voit les élairs , on entend le tonnerre , qui va toujours en augmentant. Enfin la foudre tombe avec le plus grand fracas , & Apollon est précipité du ciel. Dans le même instant , un Pâtre qu'on apperçoit à peine dans le lointain se sauve tout effrayé , & laisse tomber son manteau ; l'ouverture reprend peu-à-peu son premier caractère , en marquant davantage le lever du Soleil ; Apollon sort des broussailles , où il avoit été précipité.



SCENE PREMIERE.

A P O L L O N .

JE respire encore !... Quelle chute !... Jupiter , tu as voulu mettre mon immortalité à l'épreuve... mais , quoi ? Si je t'ai raillé sur tes amours , devant ta tendre moitié , une plaisanterie méritoit-elle une pareille

réprimande ? Faut-il nous rappeler toujours que tu es le maître du tonnerre ? Et ne fais-tu répondre que par des foudres ? Voilà donc le Soleil qui s'éleve ! Et ce n'est plus moi qui le conduis... O toi qui occupes la place d'Apollon, courtisan heureux, qui as su profiter de ma disgrâce, crois-moi, que mon malheur te serve de leçon, & ne t'avises pas, s'il est possible, d'avoir plus d'esprit que ton Maître... mais à quoi fert-il de faire éclater un vain dépit ? Puisqu'on m'a réduit à jouer le rôle d'un dieu terrestre, songeons à tirer parti de ma situation... où aller?... Quel chemin prendre?... Ce sentier pourroit me conduire à quelque hameau.. je n'ai pas la force de marcher... si j'avois ici mon pauvre Pegase... encore pourrois-je m'en servir?... Il y a si long-temps que personne ne le monte!... mais que vois-je!... Un manteau!... La dépouille de quelque malheureux Pâtre, n'importe, il faut s'en servir. (*Il met le manteau.*) Sous ce déguisement le Poète le plus clairvoyant ne reconnoît pas Apollon... asseyons-nous... je suis d'une lassitude & d'une tristesse!... Quand tout m'abandonne, voyons si mon Art me reste, pour calmer mes ennuis. (*Il s'assoit sur un rocher.*)

A R I E T T E.

Doux charmes de la vie,
Divine mélodie,
Viens, viens, par tes accens,
Porter le calme dans mes sens.

S C E N E I I.

A P O L L O N , P A L E M O N .

P A L E M O N .

Dieux quel orage!... Par bonheur il est passé...
oh! oh!

A P O L L O N , *continuant l'air.*

Signale pour moi ta puissance,
Tu dois obéir à ma voix.
Je suis l'auteur de ta naissance,
Du Dieu qui te forma, viens recevoir des loix.

COMÉDIE.

PALEMON.

Comme ce garçon chante ! (*Avec transport.*) Où êtes-vous M. le Bailli ?

APOLLON, *continuant l'air,*

Que du Dieu du Tonnerre
J'éprouve la colere,
Qu'il épuise sur moi ses traits ;
Que le séjour céleste,
Me soit interdit à jamais ;
Si ton secours me reste,
Cet asyle à mes yeux
Deviendra le séjour des Dieux !

PALEMON.

Je n'y comprends rien, & j'en suis tout ému.

APOLLON, *fin de l'air.*

Du charme de la vie,
Divine mélodie,
Viens, viens, par tes accens,
Porter le calme dans mes sens.

PALEMON.

Ce garçon m'intéresse, parlons-lui... bon jour l'ami... tu me parois bien triste !

APOLLON.

Hélas ! Ce n'est pas sans raison.

PALEMON.

Et tu chantes ?...

APOLLON.

Oui, cela me console.

PALEMON.

J'ai bien entendu chanter, mais jamais dans ce goût-là... sûrement, tu n'es pas de ce pays ?

APOLLON.

Il est vrai, j'arrive...

PALEMON.

De-là-haut ? (*Montrant les montagnes.*)

APOLLON.

Oui, tout-à-fait de-là-haut.

PALEMON.

Tu as fait bien du chemin.

APOLLON.

Et en fort peu de temps.

PALEMON.

Ecoute, tu me trouveras curieux, mais, je ne fais comment cela se fait... tu m'inspires de l'intérêt... qu'est-ce qui t'amène dans ce pays ?

APOLLON.

La nécessité.

PALEMON.

Sais-tu quelque métier ?

APOLLON.

Non, j'ai toujours été un vaurien.

PALEMON.

En ce cas, tu as servi.

APOLLON.

Oui, & je suis Musicien.

PALEMON.

Eh bien, tant mieux c'est ici le pays de la Musique. M. le Bailli en est fou. Il voudroit nous rendre tous Musiciens, aussi est-il fameux partout à la ronde. Tu en as sûrement oui parler ?

APOLLON.

Son nom ?

PALEMON.

Midas.

APOLLON.

Je vous jure que non.

PALEMON.

C'est singulier, mais revenons à toi. Qu'on soit Musicien les jours de fête, c'est très-permis, mais les autres jours il faut savoir s'occuper plus utilement. Tu as servi, dis-tu ?

APOLLON.

Oui, chez un très-grand Seigneur.

PALEMON.

Mauvais service que cela ! Et pourquoi l'as-tu quitté ?

APOLLON.

J'ai été indiscret. Un jour, j'ai osé plaisanter Monsieur, sur ses amourettes devant Madame.

PALEMON.

Et l'on t'a mis à la porte ?

APOLLON.

Oui, d'une manière très-brutale, & nouvelle.

PALEMON.

Quel étoit ton emploi chez ce très grand Seigneur ?

APOLLON, regardant le Soleil & soupirant.

J'y conduisois un char.

PALEMON.

Tu n'as point de certificat ?

APOLLON.

Non.

PALEMON.

Tu peux t'en passer, ton certificat est sur ta figure, ah ça, venons au fait, je m'appelle Palemon. Je suis

C O M É D I E.

Fermier, je puis te donner de l'emploi, je n'ai point de char à faire conduire; mais je t'offre une charrue.

A P O L L O N.

Une charrue! à moi!

P A L E M O N.

A toi, pourquoi pas?

A P O L L O N.

C'est que je n'y entends rien.

P A L E M O N.

Eh bien, tu l'apprendras, écoute.

D U O.

P A L E M O N.

D'abord je donne de bons gages;
Dix écus...

A P O L L O N.

Passé pour les gages.

P A L E M O N.

Et bien nourri... Quatre repas.

A P O L L O N.

C'est trop pour moi.

P A L E M O N.

Tu les auras;

Et moyennant ces avantages,
Voici tout ce que tu feras;
C'est peu de chose, & tu verras
Que ce n'est rien, & tu diras,
On ne m'a pas voulu tromper,
Je ne pouvois pas mieux tomber.

A P O L L O N.

Ménagez-moi, j'en ai besoin,

Je viens de loin,

Et je crains bien de succomber.

P A L E M O N.

Au point du jour il faut être levé.

A P O L L O N.

Jamais sans moi, le jour ne s'est levé.

P A L E M O N.

Puis, tour-à-tour, avec courage,

Vaquier au labourage,

Au jardinage.

A P O L L O N.

Voilà bien de l'ouvrage.

Je ne suis point au travail élevé.

P A L E M O N.

Planter, semer, & moissonner,

Battre le bled, faucher, vanner.

A P O L L O N.

C'est trop d'ouvrage.

LE JUGEMENT DE MIDAS;

PALEMON.

Bon, bon, courage,

Tu t'y feras;

C'est peu de chose, & tu verras
Que ce n'est rien, & tu diras,
On ne m'a pas voulu tromper,
Je ne pouvois pas mieux tomber.

APOLLON.

Ménagez-moi, j'en ai besoin,
Je viens de loin,
Et je crains bien de succomber.

PALEMON.

Puis ma femme est une diableffe;
Qui volontiers prend de l'humeur;
Il faut savoir, avec adresse,
La disposer en ta faveur.

APOLLON.

C'est trop d'ouvrage,
Le labourage,
Le jardinage,
Ensemencer & moissonner;
Battre le bled, faucher, vanner;
C'est trop, c'est trop, je ne peux pas!

PALEMON.

Tu t'y feras,

Tu t'y feras...

Mais, quand viendront les jours de fête,

Tu pourras nous répéter

Quelque chansonnette.

APOLLON.

A-t-on la force de chanter,
Quand, tout le long d'une semaine;
On a souffert autant de peine...

A-t-on la force de chanter?

PALEMON.

Et tu feras danser mes filles.

APOLLON.

Eh! quoi, vous avez donc des filles?

PALEMON.

Oui, j'en ai deux, & très-gentilles.

APOLLON.

Ce sont, sans doute, des enfans...

PALEMON.

Des enfans de quinze à seize ans.

APOLLON, à part.

Deux filles,

Gentilles,

Et de quinze à seize ans!

(à Palemon.)

COMÉDIE.

(à Palemon.)

Le labourage ?

PALEMON.

Le labourage.

APOLLON.

Le jardinage ?

PALEMON.

Le jardinage,

ENSEMBLE.

Planter, semer ;

APOLLON.

Allons, allons, j'ai du courage ;

Le travail ne me fait pas peur.

PALEMON.

Tant-mieux, tant-mieux, c'est à ton âge,

Qu'on travaille avec plus d'ardeur ;

C'est marché fait.

APOLLON.

De tout mon cœur.

Je ferai donc danser vos filles ?

PALEMON.

Tu feras danser mes filles.

APOLLON.

Vous les dites bien gentilles ?

PALEMON.

Affurément bien gentilles.

APOLLON.

Allons, allons, j'ai du coura-
rage ;

Le travail ne me fait pas
peur.

PALEMON.

Tant - mieux, tant - mieux ;
c'est à ton âge,

Qu'on travaille avec plus
d'ardeur.

PALEMON.

Ainsi, nous voilà d'accord.

APOLLON.

Et... vous avez deux filles ?

PALEMON.

Oui : mais, qui ne le feront pas long-temps, car de-
main je les marie.

APOLLON.

Vous les mariez ! Quoi ! vous vous en séparez.

PALEMON.

M'en séparer, pour rester là avec ma femme ! non,
non ; quoique mariées, nous ne ferons tous qu'un seul
ménage.

APOLLON.

A la bonne heure. Oui, vous avez raison ; il faut les
marier ; j'aime qu'on se marie. Vos filles, sans doute,
sont contentes des époux qu'on leur donne ?

LE JUGEMENT DE MIDAS ;

PALEMON.

Oui , oui , assez.

APOLLON.

Affez ! c'est bien , très-bien.

PALEMON.

C'est Monsieur le Bailli qui a arrangé tout cela. Je t'ai déjà dit qu'il est fou de musique , notre Bailli ; & , comme mes filles passent pour être les meilleures chanteuses du village , il a voulu absolument les marier avec les deux meilleurs chanteurs , Pan , le bucheron , & Marsias , le berger.

APOLLON.

Voilà un Bailli qui songe à la postérité.

PALEMON.

Je te raconterai tout cela , chemin faisant. Viens , Camarade.

APOLLON.

Volontiers. . . car. . .

PAN , chante dans la coulisse.

REFREIN de l'Air : *J'en ferai la folié.*

C'est qu'elle est jolie , ma mie ,

C'est qu'elle est jolie.

PALEMON , d'Apollon.

Paix , écoute.

PAN , dans la coulisse.

Même Air.

On dit que le mariage

Est une folie ;

Que l'oiseau pris dans la cage ;

Bientôt s'en ennuie :

Moi , de bon cœur , je m'y foudets ;

Pour moi l'hymen a des attrait ;

C'est qu'elle est jolie , ma mie ,

C'est qu'elle est jolie.

PALEMON.

C'est Pan , le bucheron , un de mes gendres futurs.

APOLLON.

Quoi ! ce beau chanteur !

PALEMON.

Lui-même. Comme il vous ronfle ça , hein ?

APOLLON.

Avec un goût exquis ! quel chant brillant ! L'autre gendre est-il de cette force-là ?

PALEMON.

Qui , Marsias ? Ah ! c'est une toute autre manière. D'abord entre nous je ne puis pas le vanter , car c'est

COMÉDIE.

II

le favori de ma femme ; mais il faut être juste , c'est
qu'il chante... comme personne ; c'est un chant !...
là... un chant tendre... un chant qui...

APOLLON.

Qui fend le cœur !...

PALEMON.

Non , qui fend l'oreille.

APOLLON.

Cela doit être touchant.

MARSIAS , dans la coulisse :

Air.

D'un amant qui t'implore ,
Amour , amour , fers les tendres desirs...

APOLLON.

Ciel ! que veulent dire ces cris affreux ?

PALEMON.

C'est lui-même , c'est Marsias.

APOLLON.

Qu'a-t-il donc ?

PALEMON.

C'est qu'il chante.

APOLLON.

Je ne m'en ferois pas douté.

MARSIAS , continue son air.

Accorde à mes soupirs.
L'aimable objet que j'adore.

PAN , dans la coulisse opposée.

R E F R E I N.

C'est qu'elle est jolie , ma mie ,
C'est qu'elle est jolie.

APOLLON.

Ah ! les barbares ! si nous partions ?

PALEMON.

Je voudrais leur parler. Attends ; tu as besoin de re-
pos : tu vois cette ferme , c'est la mienne. Vas-y de ma
part , je t'y rejoindrai.

APOLLON.

Très-volontiers.

PAN ET MARSIAS , dans la coulisse.

Air : *banissons la mélancolie.*

PAN.

Rions , Chantons ,
Célébrons , Célébrons
La Fête

Qu'amour apprête.
Rions , Chantons ,
Célébrons , Célébrons.

LE JUGEMENT DE MIDAS,

Air : *Aimons , aimons - nous.*

MARSIAS.

Rions & chantons

La fête.

Qu'amour apprête.

Rions & chantons.

APOLLON.

Fuyons , fuyons.

SCENE III.

PALEMON , *seul.*

CE garçon a quelque chose qui me revient singulièrement ; je le ferai chanter ce soir devant M. le Bailli , il en fera tout émerveillé.

SCENE IV.

PALEMON , PAN.

PAN.

AH ! vous voilà , beaupere ! de la joie morbleu , de la joie.

PALEMON.

Tu vas au bois ?

PAN.

Oui , j'y vais travailler comme quatre , car je vous prévient que ce soir , je compte manger comme dix.

PALEMON.

Ne crains rien , il y aura de quoi. Tu fais que M. le Bailli nous a promis d'en être.

PAN.

Et je vous réponds qu'il tiendra sa parole.

PALEMON.

As-tu vu Marsias ?

PAN.

Quand il s'agit d'un repas , notre Bailli n'est pas homme à reculer.

PALEMON.

Dis donc , as-tu vu Marsias ?

PAN.

Je l'ai entendu l'imbécille ; il est par-là-bas avec son

troupeau... Vous avez fait-là un beau choix !... Pauvre Life ! le sot mari qu'on te donne !

PALEMON.

Je le fais aussi bien que toi ; mais que veux-tu ? M. le Bailli qui te protège , le protège aussi. D'ailleurs ma femme en est folle autant que tu lui déplaît. Ainsi , pour l'engager à consentir à ton mariage avec Cloé , il a bien fallu souffrir celui de Marsias avec Life.

PAN.

Mais il falloit convaincre votre femme... Et lui prouver... lui persuader...

PALEMON.

Moi lui prouver ! lui persuader !... Ah ! mon ami , cela ne m'est plus possible.

PAN.

Pourquoi donc ? n'êtes-vous pas le maître ? Et devez-vous souffrir !...

PALEMON.

(Avec un soupir.)

Hélas ! mon cher , que veux-tu ? chaque chose à son temps.

A R I E T T E.

Dans mon jeune âge ;
 Ah ! qu'il n'en étoit pas ainsi !
 Quand ma moitié faisoit rapage ;
 Je lui prouvois que j'étois son mari ;
 Soudain plus calme & plus tranquille ;
 Elle écoutoit ,
 Elle cédoit ,
 Elle approuvoit ;
 D'un air docile.
 J'étois un Roi dans ma maison ;
 J'avois, j'avois toujours raison.
 Ce temps n'est plus , & la vieillesse ,
 A mon tour , m'a rendu plus doux ,
 Soit indolence , soit foiblesse ,
 J'ai de la peine à me mettre en courroux ,
 Quand par ses cris , elle m'excede ,
 Je laisse agir ,
 Aller , venir ,
 Sans discourir ,
 C'est moi qui cede ;
 Ou , si je veux crier plus fort ;
 J'ai toujours tort , j'ai toujours tort ;

P A N.

Allez, allez, beaupere, votre exemple ne m'effraye pas, je me sens d'humeur à avoir raison jusqu'à cent ans... (*Appercevant Marsias*) Mais voici quelqu'un qui aura toujours tort.

S C E N E V.

PALEMON, PAN, MARSIAS, *en Berger,*
une houlette à la main & en chantant,

MARSIAS.

Accorde à mes soupirs
L'aimable objet...

P A N.

Bonjour, le languoureux.

MARSIAS.

Bonjour, l'étourdi... Cher Palemon, quand finirez-vous mes tourmens?

PALEMON.

Mais je crois qu'ils finiront demain.

MARSIAS.

Je me jette à vos pieds.

PALEMON.

Ce n'est pas la peine.

P A N.

Ce soir nous soupons chez le Beaupere, avec nos futures.

MARSIAS.

Ah!

P A N.

Et demain les noces.

MARSIAS.

Ah!

P A N.

Et demain au soir... (*Il le contrefait.*) Ah!

MARSIAS.

Fi donc! tu me fais rougir.

P A N.

Le pauvre nigaud!

COMÉDIE.

TRIO.

PAN.

Quand je songe au
bonheur.
Qui va payer ma
flamme;
A la plus vive ar-
deur
J'abandonne mon
ame.
Dans cette attente,
Qui m'enchanté.
Je sens ranimer mes
desirs.
Dans cette attente,
Qui m'enchanté,
Je sens ranimer mes
desirs.
Ma petite Cloé,
Par son air enjoué,
Ragaillardit mon
cœur.
Je veux fans cesse
La combler d'ami-
tiés:
Cher Palemon, quel
bien je vous de-
vrai.

PALEMON.

Que votre cœur,
Dans la tendresse.
Trouve fans cesse
Le vrai bonheur.
Mes chers enfans, je
le partagerai.

MARSIAS.

Quand je songe au
bonheur
Qui couronne ma
flamme,
Une douce lan-
gueur
S'empare de mon
ame.
Je sens redoubler mes
soupirs.
Je sens redoubler mes
soupirs.
Life, l'aimable Life,
A mes vœux est
promise,
Quel bonheur en-
chanteur.
Je veux fans cesse
Soupirer à ses pieds.
Cher Palemon, quel
bien je vous de-
vrai.

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, MOPSA.

QUATUOR.

MOPSA.

AH! vous voilà, mon cher époux;
Mais, entre nous, y pensez-vous?
Sans prendre l'avis de personne,
Vous recevez dans la maison
Un jeune étranger! Un garçon,

LE JUGEMENT DE MIDAS ;

Nouveau venu dans ce canton ,
Et vous me croyez assez bonne

Pour l'endurer ,
Sans murmurer ?

Non , non , non , non.

PALEM ON.

Non , non , non , non.

Vous , assez bonne ! vous , assez bonne !

Je fais trop bien
Qu'il n'en est rien.

M O P S A.

Sans prendre l'avis de personne ;
Mon cher mari dispose , ordonne ,
Et sans daigner me consulter.

M A R S I A S , à Palemon.

Vous auriez dû la consulter.

P A N , d part.

Tais-toi donc , tu vas l'irriter.

P A L E M O N , à Mopsa ;

S'il vous plaîtoit de m'écouter ,

M O P S A.

Mais... mais...

P A L E M O N.

Paix.

Vous le favez ; avec courage ;
Tant que j'ai pu , j'ai fait l'ouvrage !
Toujours ardent , toujours dispos ,
J'ai suffi seul à mes travaux.
Le temps , le temps à qui tout cede ;
M'en ôte à présent le moyen.
Ma femme , ma femme , un peu d'aide
M'est nécessaire , j'en conviens.

M O P S A.

On le fait bien ,

On le fait bien.

P A L E M O N.

Ah ! c'est trop me piquer.

Quoi ! sans injures ,

Quoi ! sans murmures ,

Ne peut-on s'expliquer ?

M O P S A.

Soit , mais sans répliquer ;

Je veux qu'il sorte ,

Je veux qu'il sorte.

Est-ce assez m'expliquer ?

P A N , à Palemon ;

Oui , vous avez raison ,

Mon papa , tenez bon.

MARSIAS, à Mopsa.

Vous avez bien raison,
Oui, maman, tenez bon.

MOPSA.

Mais quel est-il ?

PALEMONT.

Joli garçon.

MOPSA.

De quel pays ?

MARSIAS.

Quel est son nom ?

PALEMONT.

Je n'en fais rien ;

Mais je fais bien

Qu'il me convient.

MOPSA.

Peut-on raisonner de la sorte ?

PAN ET MARSIAS.

Ne vaut-il pas mieux qu'il forte ?

Soyez ferme, ne cédez pas,

Et moquez-vous de ces débats.

PALEMONT.

Et puis, ma femme, c'est qu'il chante !

Sa voix est douce, séduisante ;

Quand notre Bailli l'entendra,

Tu verras ce qu'il t'en dira,

Toi-même, quand il chantera ;

Je suis sûr qu'il te charmera.

MOPSA.

Il n'importe,

Je veux qu'il forte,

Il fortira,

Notre Bailli le chassera.

PALEMONT.

Il restera :

Je veux qu'il reste, il restera :

Moi, je vous dis qu'il restera ;

Le Bailli le protégera.

PAN.

Soyez ferme, ne cédez pas,

Et moquez-vous de ces débats.

MARSIAS.

Soyez ferme, ne cédez pas,

Notre Bailli le chassera.

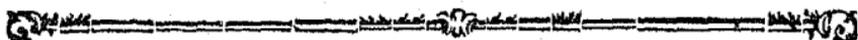
(Ils sortent.)

Fin du premier Acte.



A C T E II.

Le Théâtre change & représente une Chambre de la Maison de PALEMON ; on y voit d'un côté LISE filant au rouet , & de l'autre CLOË arrangeant des guirlandes.



S C E N E P R E M I E R E .

L I S E E T C L O Ë .

D U O .

(E N S E M B L E , mais à part.)

N On, non, ma mere,
 Non, non,
 Vous n'avez pas raison.
 En quoi donc ce garçon
 A-t-il pu vous déplaire ?
 Non, non, ma mere,
 Vous n'avez pas raison.

L I S E , à part.

Quelle figure !

C L O Ë , à part.

Quelle tournure !

L I S E .

Qu'il a l'air doux !

C L O Ë .

Qu'il a l'air fin !

L I S E .

Dans son maintien que de noblesse !
 Dans ses regards que de tendresse !

C L O Ë .

Quel œil fripon ! quel œil malin !

L I S E .

{ Ah ! quand j'y pense,
 Marsias ! quelle différence !

ENSEMBLE.

C L O Ë .

{ Ah ! quand j'y pense,
 Pauvre Pan ! quelle différence !

COMÉDIE.

19

LISE ET CLOÉ.

Non, non, ma mere,
Non, non, vous n'avez pas raison.

En quoi donc ce garçon
A-t-il pu vous déplaire ?

Non, non, ma mere,
Vous n'avez pas raison.

LISE, à Cloé.

Que dis-tu de ma mere ?
Pourquoi tant de colere
Contre cet étranger ?

CLOÉ.

Hélas ! c'est qu'à mon pere
Cet étranger fait plaire ;
Il faut bien s'en venger,

LISE.

Quoi ! tout de bon ?

CLOÉ.

Oui, tout de bon.

LISE ET CLOÉ,

Le malheureux garçon !

LISE.

Quelle figure !

CLOÉ.

Quelle tournure !

LISE.

Qu'il a l'air doux !

CLOÉ.

Qu'il a l'air fin

Quel œil fripon ! quel œil malin !

LISE.

Heureuse la Bergere

Qu'à toute autre il préfere !

CLOÉ.

Heureuse la Bergere

Qui charmera son cœur !

LISE.

Qu'en penses-tu, ma sœur ?

CLOÉ.

De qui me parles-tu ?

LISE.

Mais, de cet inconnu.

CLOÉ.

Je ne l'ai vu qu'à peine.

Toi-même, qu'en dis-tu ?

LISE.

A peine l'ai-je vu.

CLOÉ.

Oh ! je n'en doute pas ;

C'est l'heureux Marfias

LE JUGEMENT DE MIDAS.

Qui te tient sous sa chaîne.

L I S E.

C'est Pan, le joyeux Pan

Qui te paroît charmant.

C L O É.

Mais conçois-tu ma mere ?

Pourquoi tant de colere ,

Contre cet étranger ?

L I S E.

Hélas ! c'est qu'à mon pere

Cet étranger fait plaire ;

Il faut bien s'en venger.

L I S E E T C L O É.

Non, non, ma mere ,

Non, non,

Vous n'avez pas raison.

En quoi donc ce garçon

A-t-il pu vous déplaire ?

Non, non, ma mere ,

Vous n'avez pas raison.

C L O É.

Ma chere Life, je te trouve bien triste ; pour la veille d'un mariage !

L I S E.

C'est que je fais des réflexions ; mais toi qui n'en fais jamais, tu me parois bien rêveuse !

C L O É.

Tu épouses un Berger qui t'adore.

L I S E.

Ton Bucheron n'aime que toi.

C L O É.

J'en conviens ; mais c'est une terrible chose que le mariage, plus le moment approche, & plus il devient effrayant.

L I S E.

Hélas oui. Ce qui m'afflige, c'est mon pere. Il n'a jamais aimé Marsias ; mon mariage va lui faire bien de la peine.

C L O É.

Et ma mere ! . . . Elle qui n'a jamais pu souffrir le bucheron, mon mariage va lui donner bien du chagrin.

L I S E, songeant d'Apollon.

Ce pauvre garçon dort toujours ?

C L O É.

Oui, là-haut dans le grenier.

LISE, *d part, regardant la porte du grenier.*

Ah ! mon pere !

CLOÉ, *d part, & regardant de même.*

Ah ! ma pauvre maman !

LISE, *d part.*

Je l'entends, il va descendre, je serois curieuse de lui parler.

CLOÉ, *d part.*

J'entends du bruit... Il se leve... Je meurs d'envie de causer avec lui.

LISE, *d part.*

Si elle pouvoit s'en aller !

CLOÉ, *d part.*

Si elle pouvoit partir !

LISE.

Cloé !

CLOÉ.

Lise !

LISE.

Tu devrois songer à te parer pour la fête.

CLOÉ.

Tu devrois avoir le même empressement.

LISE.

Vas-y ; je t'y rejoindrai.

CLOÉ.

Vas-y toi-même ; je te suis dans le moment.

LISE, *d part.*

Quelle opiniâreté !

CLOÉ, *d part.*

Quel entêtement !

LISE.

Eh bien , puisqu'il faut suivre tous tes caprices, allons-y ensemble.

CLOÉ.

Allons... j'y consens... (*d part.*) Mais j'enrage.

(*Elles sortent.*)

SCENE II.

A P O L L O N, *seul.*

GRaces à l'ami Morphée , me voilà rétabli des fatigues de mon voyage... Où sont donc les deux sœurs?... Elles sont charmantes!... Ah ! Jupiter , tu as cru me punir , mais si tu les connoissois , tu quitterois l'Olympe , pour être à ma place.

LE JUGEMENT DE MIDAS,

A R I E T T E.

Par une grace touchante
 Une mine intéressante,
 Life me plaît & m'enchanté,
 C'est la rendre volupté !
 Oui, mon ame en est éprise ;
 Pour elle un Dieu s'humanise ;
 C'en est fait , je suis à Life...
 Si je ne suis à Cloé.
 Cloé , vive & femillante ,
 Par une gaité piquante ,
 Une franchise innocente ,
 M'invite à suivre sa loi.
 Dans ses traits , dans son langage ,
 D'Hébé je trouve l'image.
 C'en est fait , Cloé m'engage...
 Si Life me laisse à moi ,
 Life ! Cloé ! toutes deux me sont cheres,
 Et m'inspirent les mêmes feux. . .
 Les courtiſer toutes les deux ,
 Pour un mortel , c'est trop d'affaires,
 Mais pour un Dieu ,
 Ce n'est qu'un jeu.

Mais il faut leur plaire. . . Quoi donc ? est-ce que
 l'air du Village est contagieux ? Vais-je devenir mo-
 deste ? Oui, objets charmans , je vous aime , & vous
 m'aimerez aussi , n'en doutez pas. Mais cette mere si
 revêche , si acariâtre , & qui est si fort prévenue con-
 tre moi , si elle s'avisoit de me mettre à la porte ,
 comment faire pour gagner son esprit ? . . Lui conter
 fleurette ! . . Non , ce seroit trop manquer aux droits
 de l'hospitalité , & tout Dieu que je suis , je ne m'en
 sens pas capable. . . Le charme de la mélodie pour-
 roit-il la séduire ? Non ; elle est vieille & méchan-
 te. . . Employons tout uniment. . . Mais , la voici.



SCÈNE III.

APOLLON, MOPSA:

MOPSA:

Que fais-tu là, grand paresseux? est-ce que tu ne fais que dormir?

APOLLON.

Oui! ce n'est pas-là mon seul talent; mais j'attendois vos ordres.

MOPSA.

Mon mari ne t'en a-t-il pas donné?

APOLLON.

Il me seroit plus doux de les recevoir de sa femme.

MOPSA.

Sa femme te prie donc de rebrousser chemin, & de t'en retourner bien vite... là... d'où tu es venu.

APOLLON.

Le retour seroit un peu difficile.

MOPSA.

D'où viens-tu? On n'en fait rien. Tu es tombé ici comme des nues.

APOLLON.

Oui, à peu-près.

MOPSA.

Et tu prétends y rester malgré moi! mais ne t'inquiète pas: ce soir je te ferai donner ton congé de la belle manière.

APOLLON.

Je ne l'attendrai pas, Madame, je pars. J'ai toujours su prévenir les desirs d'une maîtresse, sur-tout quand elle a bien voulu me faire l'honneur de me renvoyer.

MOPSA:

Je ne te croyois pas tant d'esprit.

APOLLON.

Vous m'avez jugé un peu sévèrement.

MOPSA.

Mais mon mari t'en dédommage.

APOLLON, d'un ton méprisant.

Votre mari!

MOPSA.

Comment!

LE JUGEMENT DE MIDAS,

APOLLON.

Ma franchise pourroit vous déplaire , & malgré votre injustice...

MOPSA.

Non , non ; écoute : je ne suis pas aussi injuste que tu le penses : j'aime la franchise.

APOLLON.

Hé bien : puisque vous le voulez , je vous dirai donc que votre mari me paroît... Mais vous vous fâchez !

MOPSA.

Oh ! que non.

APOLLON.

C'est que la tendresse conjugale...

MOPSA.

Je ferai un effort pour la surmonter. Eh bien ! mon mari ?

APOLLON.

Ah ! le pauvre homme !

MOPSA.

Il l'a déjà deviné !

APOLLON.

Cela n'est pas bien difficile. Avec quelle étourderie n'en a-t-il pas agi à mon égard ! Me prendre à son service sans me connoître ! sans vous consulter ! Ah ! le pauvre homme ! s'il marie ainsi ses filles...

MOPSA.

Oh ! doucement ; j'y ai mis bon ordre , quant à l'aînée... Pour la cadette , il a voulu absolument en disposer , il la sacrifie à un bucheron , un...

APOLLON.

Quoi ! à ce Pan !

MOPSA.

Tu le connois ?

APOLLON.

Non , mais je l'ai rencontré en quittant Palemon qui m'en avoit parlé ; & j'ai bien vu que c'est un personnage aussi grossier , aussi butor...

MOPSA.

Que mon mari...

APOLLON.

Précisément.

MOPSA, *à part.*

Ce garçon n'est pas si sot.

APOLLON, *à part.*

Je la tiens... Adieu , Madame... Je vous quitte , puisque j'ai le malheur de vous déplaire.

MOPSA.

MOPSA.

Et moi, je veux que tu restes. Ecoute mon enfant, je ne suis pas comme mon mari, je n'aime les gens que lorsque je les connois. Je vois à présent que tu as des mœurs, de l'honnêteté, tu peux compter sur mon amitié.

APOLLON.

Quel bonheur pour moi ! Mais voici Palemon.

SCÈNE IV.

APOLLON, MOPSA, PALEMON.

PALEMON.

AH ! vous voilà ensemble ! à ce soir ma femme, nous verrons s'il sortira ; M. le Bailli en décidera.

MOPSA.

Je n'ai que faire de sa décision.

PALEMON.

Oh ! tu en passeras par-là ; tu fais nos conventions.

MOPSA.

Que le Bailli en décide comme il voudra, moi j'entends qu'il reste.

PALEMON.

Qu'il reste !

MOPSA.

Oui, qu'il reste ; entends-tu ? je le veux.

PALEMON.

Oh ! oh ! voici du nouveau, par exemple. Quoi ! nous sommes d'accord ! Mais, camarade, comment donc as-tu arrangé cela ? Est-ce que tu fais des prodiges ?

APOLLON.

Oui, je m'en mêle quelquefois.

PALEMON.

Nous en aurions grand besoin dans cette maison. Ah ! si tu pouvois nous délivrer de ce nigaud de Marfias !

MOPSA.

Ah ! si tu pouvois nous débarrasser de ce butor de Pan !

PALEMON ET MOPSA.

Ce seroit-là un prodige !

APOLLON.

Je ferai mon possible pour vous contenter tous deux.

SCÈNE V.

APOLLON, MOPSA, PALEMON,
LISE, CLOË.

PALEMON.

Comme te voilà brave, ma petite Cloé ! le cœur te bat d'impatience, je le vois bien ; mais console toi, il viendra ce soir... Mais qu'a dont ta sœur ? elle paroît bien triste.

MOPSA, à Lise.

Approche, ma chère amie... Cette robe te va à ravir, je ne t'ai jamais vue si bien, la couleur en est tendre ; c'est Marias qui l'a choisie.

LISE.

Elle me paroît bien fade.

MOPSA.

Elle est ce qu'il faut un jour de nûces. Assis-toi.

(Elle fait asseoir Lise à côté d'elle, Apollon se retire au fond du Théâtre tandis que Cloé s'assied avec Palemon à l'autre côté.)

QUINQUE.

PALEMON, à Cloé.

Je te donne, ma chère,
Pour époux, ton amant,
Qui t'aime tendrement ;
Attentive à lui plaire,
Tu peux te faire
Le fort le plus charmant.

MOPSA, à Lise.

Je te donne, ma chère,
Un époux complaisant,
Qui t'aime tendrement ;
Qui, soigneux de te plaire,
Pourra te faire
Le fort le plus charmant.

PALEMON, à Cloé.

Prends soin de ton ménage
D'avoir toujours la paix ;
Que ton mari jamais
N'ait lieu de prendre ombrage ;
C'est à lui de tout ordonner,

C'est à l'époux à gouverner.

MOPSA, *à Lise.*

Veux-tu dans ton ménage

Avoir toujours la paix ?

Ne te laisses jamais

Réduire en esclavage ;

C'est à toi de tout ordonner ,

C'est à la femme à gouverner.

PALEMON, *à Lise.*

N'écoute point ta mere.

MOPSA, *à Clod.*

N'écoute pas ton pere ,

PALEMON.

ENSEMBLE.

{ C'est à l'époux à gouverner ,

{ C'est à toi de tout ordonner.

MOPSA.

{ C'est à la femme à gouverner ,

{ C'est à elle de tout ordonner.

APOLLON, *à part.*

Gentilles roses ,

A peine écloses ,

Vous me charmez ,

Vous m'enflamez.

PALEMON ET MOPSA.

Tu gardes le silence.

APOLLON, *à part.*

Vers vous mon cœur s'élançe.

PALEMON ET MOPSA.

Mais... tes yeux distraits

Trahissent tes secrets.

APOLLON, *à part.*

Moi, dans leurs yeux ,

Je lis bien mieux.

PALEMON, *à Clod.*

Ton cœur n'aspire

Qu'au doux moment.

MOPSA, *à Lise.*

Ton cœur soupire

Pour ton amant.

APOLLON, *à part.*

De leur desir secret

Je devine l'objet.

CLOÉ.

Ah ! mon pere !

LISE.

Ah ! ma mere !

APOLLON ET MOPSA.

Va , ton cœur sera content.

LISE.

Il me regarde tendrement.

LE JUGEMENT DE MIDAS,

CLOÉ.

Il me fourit malignement.

APOLLON, *d part.*

Charmans objets, je vous entend.

CLOÉ.

Quel coup d'œil enchanteur!

LISE.

Quel regard séducteur!

CLOÉ ET LISE.

Ses yeux s'animent;

Ce qu'ils expriment

Je le sens dans mon cœur.

APOLLON, *d part.*

Leurs yeux s'animent;

Ce qu'ils expriment,

Je le sens dans mon cœur.

PALEMON ET MOPSA.

Tes yeux s'animent,

Tes yeux expriment

Le secret de ton cœur.

MOPSA.

Ah ça, mon mari, songe que nous avons des emplettes à faire pour la fête de ce soir. M. le Bailli est difficile.

PALEMON.

Oui, & l'amî Pan a bon appétit.

MOPSA.

Quant au pauvre Marfias, il n'en a gueres, il est trop amoureux... allons toi, Cloé, tu viendras avec nous... toi ma bonne amie, tu garderas la maison. Marfias pourroit venir.

CLOÉ.

Vous feriez mieux maman d'emmenner ma sœur avec vous, je vous répons que j'aurai bien soin de la maison.

MOPSA.

Comment, comment! Je crois que tu prends exemple de ton pere, tu veux aussi contrarier! Non, te dis-je, tu viendras avec nous. (*A Apollon.*) Pour toi... (*A Palemon.*) Son nom?

PALEMON.

Son nom? C'est..... c'est..... ma foi, je ne le fais pas.

APOLLON, *d part.*

Ma foi, ni moi non plus.

MOPSA.

Ah quel homme! prendre un garçon fans savei

son nom ! (*A Apollon.*) Comment t'appelles-tu ,
mon ami ?

APOLLON.

Alexis , pour vous servir.

MOPSA.

Alexis !

LISE.

Ah le beau nom !

CLOÉ.

Le joli nom !

MOPSA.

Il est fort joli ce mon-là.

PALEMON.

Le nom ! . . . Le nom . . . le nom n'y fait rien.

MOPSA.

Eh bien Alexis , tu iras dans le jardin , nous cueil-
lir un beau panier de fruit.

APOLLON.

J'y cours Madame. (*A part.*) J'aurai donc une tête
à tête ! Ah la charmante mere !

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

MOPSA , PALEMON , LISE , CLOÉ.

MOPSA.

IL est fort poli ce garçon-là.

PALEMON.

Oh ! je me connois en homme , moi.

MOPSA.

(*A Lise.*) Adieu ma chere enfant , cette fête est
pour toi , oh dame , je veux qu'elle soit belle , (*A
Palemon.*) Allons , Monsieur le connoisseur. (*A Cloé.*)
allons petite fille. (*Ils sortent.*)



SCENE VII.

LISE, seule.

Cette fête est pour moi ! quelle fête ! Alexis !...
Je desirerois de lui parler, ce moment s'approche,
& Je tremble !... Mais pourquoi trembler ? Ce mo-
ment peut-être, va me guérir de mon erreur.

ARIETTE.

Toi ! qui fais naître dans mon ame
Un trouble, tout nouveau pour moi,
Pour triompher de ma naissante flamme,
Viens, me prêter des armes contre toi.
Sous des dehors si séduifans,
Si tu n'as que des sentimens ;
Tels que ton érat les inspire,
Mon cœur échappe à ton Empire ;
Non, tu n'es point à redouter
Mais de tes traits si la noblesse,
S'unit à la délicatesse,
A la douceur, à la tendresse,
Comment surmonter ma foiblesse ?
Cher Alexis, comment te résister ?
Toi qui fais naître dans mon ame,
Un trouble, tout nouveau pour moi ;
Pour triompher de ma naissante flamme,
Viens me prêter des armes contre toi.

Le voici, comment lui cacher mon embarras ?

SCENE VIII.

LISE, APOLLON.

LISE.

Vous voilà, Alexis ! vous avez déjà... c'est le fruit
que ma mere...

APOLLON.

M'a commandé... de cueillir... pour votre fête,
Mademoiselle.

Ma fête !... Qu'avez-vous donc ?

LISE.

APOLLON.

Moi ? rien.

LISE.

Non, non, vous êtes triste, je le vois bien. Vous n'êtes pas content de votre sort, notre maison vous déplaît.

APOLLON.

Plût au ciel que je ne l'eusse jamais connue.

LISE.

Que dites-vous ?

APOLLON.

Je ne fais ce que je dis, pardon Mademoiselle.

LISE.

De quoi pouvez-vous vous plaindre ? Mon père vous aime.

APOLLON.

Je le crois.

LISE.

Ma mère vous rend enfin justice.

APOLLON.

J'en conviens.

LISE.

Ma sœur vous voit avec plaisir.

APOLLON.

Et vous !... Et vous ?

LISE.

Et moi ?... Voyons ce fruit.

APOLLON.

Tenez...

LISE.

Alexis !... Comme votre main tremble !

APOLLON.

Hélas !

LISE.

Eh bien ?

APOLLON.

Mon cœur tremble encore davantage.

LISE.

Votre cœur !... (*A part.*) Et le mien ?

APOLLON.

Ah Life ! C'est demain qu'on vous marie.

LISE.

Hélas ! oui.

APOLLON.

Il faut donc vaincre ma timidité, c'est la première fois que je vous parle ; ce sera la dernière.

LISE.

La dernière ?

APOLLON.

Daignerez-vous m'entendre ?

LISE.

Ciel ! que veut il dire ? ... Parlez.

APOLLON.

Sachez donc... mais quelle est mon ivresse ?... Est-ce à moi, malheureux inconnu... est-ce à moi d'aimer, est-ce à moi d'aspirer à plaire... & dans quel moment ?... c'est demain qu'un hymen fatal m'enlève toute espérance, c'est demain que l'heureux Marsias... non jamais... je ne puis achever... devinez... devinez ce que je n'ose vous dire.

LISE.

Alexis !...

APOLLON.

Lise !...

LISE.

Vous m'aimez !...

APOLLON.

Je vois que j'en ai trop dit... punissez mon audace.

LISE.

(*A part.*) Son audace !... Quelle modestie ! quelle timidité touchante !... (*Haut.*) Ah ! Alexis ! pourquoi vous ai-je connu si tard ?

APOLLON.

Ciel ! qu'ai-je entendu ? Vous ne me haïssez donc pas ?

LISE.

Moi ! vous haïr !

D U O.

LISE.

Dans mes regards, quoi ! trouvez-vous
Ou de la haine, ou du courroux ?
Mon ame s'y peint toute entière.

APOLLON.

Ah ! dans ce regard enchanteur,
Je découvre un trait de lumière,
Qui pénètre & ravit mon cœur.

LISE.

Qu'y voyez-vous ?

APOLLON.

De la douceur.

LISE.

Et puis encor ?

COMÉDIE.

53

APOLLON.

De la langueur.

LISE.

Et puis encor ?

APOLLON.

De la tendresse.

LISE.

Est-ce là tout ?

APOLLON.

Toute l'ivresse

Qu'inspire le plus tendre amour.

Daignerez-vous m'apprendre

Qui vous cause, en ce jour,

Un sentiment si tendre ?

LISE.

Ah ! devinez à votre tour.

(à part.)

Ma bouche hésite,

Mon cœur palpite ;

APOLLON, à part.

Comme elle est interdite !

Son petit cœur palpite !

(haut.)

Hé ! bien ?

LISE.

Hé ! bien ?

APOLLON.

Daignerez-vous m'apprendre

Qui vous cause, en ce jour,

Un sentiment si tendre ?

LISE.

Ah ! devinez à votre tour.

APOLLON.

Je n'oserois.

LISE.

Imaginez.

APOLLON.

Parlez, parlez.

LISE.

Non, devinez.

APOLLON.

Parlez, parlez, je vous en prie.

LISE.

Non, devinez, imaginez.

APOLLON.

L'erreur me coûteroit la vie.

LISE.

Pourquoi ? pourquoi ?

APOLLON.

Si... c'étoit... moi ?

E

LE JUGEMENT DE MIDAS,

L I S E.

Oui, c'est toi-même.

A P O L L O N.

Bonheur suprême!

Heureux Ap... Alexis!

De mon ardeur j'obtiens le prix.

L I S E.

Dieu ! quel aveu tu m'as surpris !

A P O L L O N.

Cet aveu qui remplit mes vœux ,

Qui me rendroit rival des Dieux ;

Life, trop chère Life ,

Je ne le dois qu'à la surprise :

Vous voudriez le retenir :

Life, vous allez me haïr.

L I S E.

Non , non , je sens toute l'ivresse

Qu'inspire le plus tendre amour.

A P O L L O N.

Oui, dans vos yeux, se peint l'ivresse

Qu'inspire le plus tendre amour.

Ah , Life , quel moment pour moi ! Devois-je m'y attendre ? Mais , quoi , vous soupirez ! D'où vient cette tristesse ?

L I S E.

Hélas ! je pense aux obstacles qui s'opposent à notre bonheur.

A P O L L O N.

L'amour y pourvoira.

L I S E.

Il me vient une idée ; l'Amour me la suggère. Mon père n'a jamais trop aimé Marsias ; ce n'est que par complaisance pour ma mère , qu'il consent à ce mariage odieux. Si je pouvois lui parler seule. Il n'y a pas un moment à perdre... J'y cours.

A P O L L O N.

Vous me quittez ! Et quel est votre dessein ?

L I S E.

De m'unir , pour jamais , à ce que j'aime... Vous y consentez ?

A P O L L O N.

Si j'y consens ? ...

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

APOLLON, *seul.*

Où, charmante mortelle... je jure par le Styx...
Mais doucement, ne jurons de rien ; car, voici la
petite Cloé.

SCÈNE X.

APOLLON, CLOÉ.

CLOÉ.

Alexis, où est ma sœur ?

APOLLON,

Je crois qu'elle est partie.

CLOÉ.

Bon ! (*à part.*) Voyons s'il a de l'esprit. (*haut.*)
En ce cas, je vais sortir aussi ; j'ai à lui parler : vous
garderez la maison.

APOLLON.

Quoi, tout seul ! oh ! non, s'il vous plait ; je suis trop
peureux. (*Il lui prend la main.*)

CLOÉ.

Comment, vous me prenez la main ! finissez.

APOLLON,

C'est que je suis peureux.

CLOÉ.

Vous êtes un peureux bien hardi !

APOLLON.

Oh ! je pousse la hardiesse bien plus loin encore ; car,
ma charmante Cloé, je t'aime à la folie, & je pré-
tends être aimé de même.

CLOÉ.

Mais, mais, en vérité, le propos est leste... Je
n'en reviens pas... Mais, mon ami, savez-vous à qui
vous parlez ?

APOLLON.

A toi, ma chère petite, à toi.

CLOÉ.

A toi ! à toi ! c'est inconcevable, c'est d'une téméri-
té !... quand ce seroit un Militaire.

APOLLON.

Mille pardons, Mademoiselle, je vois que je me suis oublié, je sens à présent la distance immense qu'il y a de vous à moi... Votre rang exige mon respect... Mais ma chère enfant, ta jolie petite mine m'inspire de l'amour... ainsi... choisis... ou bien choisissez.

CLOÉ.

Il est bien insolent, mais il est bien aimable... Je ne demande pas absolument qu'on me respecte.

APOLLON.

Il faut donc bien souffrir que l'on t'aime.

CLOÉ.

Ah ! vous avez couru le monde ?

APOLLON.

Oui, j'en ai fait le tour plus d'une fois.

CLOÉ.

Et vous en avez conté à bien d'autres ?

APOLLON.

J'en conçois. Jusqu'ici j'ai goûté les plaisirs de l'inconstance. Les Graces, l'Esprit & la Beauté m'ont séduit tour-à-tour. Je les trouve enfin réunis, & je cesse d'être volage.

CLOÉ, *à part.*

Pau ne m'a jamais parlé comme cela ; mais n'importe, point de faiblesse. (*Haut.*) Vous m'aimez donc ?... là... tout de bon ?

APOLLON.

En peux-tu douter ?

CLOÉ.

Non, non ; vous vous exprimez assez clairement. Alons, je veux bien souffrir que l'on m'aime, que l'on m'adore.

APOLLON.

Tu es charmante !

CLOÉ.

Mais c'est à une condition.

APOLLON.

J'y souscris d'avance. Eh bien ?

CLOÉ.

Eh bien ? c'est... que vous n'attendrez pas de moi le moindre retour.

APOLLON.

Quoi ! sérieusement ?

CLOÉ.

Oh ! très-sérieusement.

COMÉDIE.

APOLLON.

O ciel !

CLOÉ, *à part.*

Le voilà pétrifié.

D U O.

APOLLON.

Ce cœur peut-il être inflexible ?

CLOÉ.

Inflexible !

APOLLON.

Non, non, il est tendre, & sensible

Aux vœux d'une douce amitié.

CLOÉ.

Oui, votre fort me fait pitié ;

Je plains les maux qu'Amour vous cause,

Mais je ne puis rien autre chose.

APOLLON.

Ingrate, mon martyr

Ne peut vous émouvoir.

CLOÉ.

Votre martyr

Me fait rire.

APOLLON.

Dans mon désespoir,

Je vais, puisque c'est votre envie...

CLOÉ.

Quoi?... du désespoir !

Où voulez-vous aller ? (*bas.*)

Je suis toute faisie.

APOLLON.

Je vais... me consoler.

CLOÉ.

Vous consoler ?

APOLLON.

Me consoler.

(*à part.*)

La petite a beau feindre,

Son cœur est agité.

CLOÉ.

Je dois vous plaindre,

Dieux ! quelle extrémité !

APOLLON.

De votre prétendu, si j'avois la finesse,

Le goût & la délicatesse,

Je prendrais un ton plus galant ;

Je vous dirais légèrement :

(*Il contrefait Pan.*)

„ On veut vous faire du plaisir,

„ Belle, laissez-vous attendrir,

LE JUGEMENT DE MIDAS ;

CLOÉ, *d part.*

C'est Pan lui-même.

Voilà son air & ses accens ;

En vérité, je sens

Que je l'aime.

Il est plaisant,

Il est charmant.

APOLLON.

Ou si de votre sœur vous étiez la rivale ;

En Berger doucereux,

Je peindrois à vos yeux

Mon ardeur sans égale.

(Il contrefait Marsias sur un air d'Opéra.)

„ Non, non, votre injuste rigueur

„ Ne pourra point changer mon cœur.

CLOÉ.

C'est Marsias lui-même ;

Voilà son air & ses accens.

Ah ! c'en est fait, je sens...

Je sens bien que je l'aime.

APOLLON.

Enfin, pour mériter ton choix,

Parle, qui veux-tu que je sois ?

CLOÉ.

Alexis... fais toujours... toi-même.

APOLLON.

Tu m'aimes donc un peu ?

CLOÉ.

Dois-je en faire l'aveu ?

APOLLON.

Tu m'aimes donc un peu ?

CLOÉ.

Oui, je t'en fais l'aveu.

APOLLON ET CLOÉ.

Bonheur suprême !

Et quoi ! tu m'aime ?

Doux momens, qui comble tous mes vœux !

Doux momens qui va nous rendre heureux !

(Apollon veut embrasser Cloé ; elle se défend.)

APOLLON.

La charmante fille ! oh, tu as beau t'en défendre ;
il faut absolument...

CLOÉ.

Finissez donc. Voici ma mere qui vient, sauvez-vous.

APOLLON.

Ces meres arrivent toujours bien mal à propos !...

(Il se sauve.)

SCENE XI.

CLOÉ, seule.

LE joli garçon ! qu'il est aimable ! c'est-là l'époux qui me conviendrait. Mais comment me défaire de ce vilain Bucheron ?

SCENE XII.

CLOÉ, MOPSA.

MOPSA, à part.

AH, si je pouvois me démarier ! Quel homme, il veut se mêler de tout, même des plus petits détails du ménage. Moi, qui fais le goût de Monsieur le Bailli comme personne : il veut me donner des ordres pour le souper ! Quelle peste qu'un mari !

CLOÉ.

En vérité, Maman, vous êtes bien à plaindre !

MOPSA.

A ton tour, ma Fille, à ton tour ; demain tu le feras autant que moi.

CLOÉ.

Hélas ! oui, si vous m'abandonnez.

MOPSA.

Moi, t'abandonner ? Tu l'as voulu, tu es entichée de ce Bucheron.

CLOÉ.

Ah, si vous connoissiez mon cœur !

MOPSA.

Après ?

CLOÉ.

Je n'ai fait qu'obéir à mon Pere ; mais si j'avois un appui. . . .

MOPSA.

Que ferois-tu ?

CLOÉ.

Je crois que j'aurois la force de lui désobéir.

MOPSA.

Bien vrai ?

CLOÉ.

Oui, je vous assure.

MOPSA.

Embrasse-moi, ma chère enfant.

(à part.)

Que je vais faire enrager mon mari !

(haut.)

Tu ne l'aimes donc pas, ton Prétendu ?

CLOÉ.

Et non vraiment, je ne saurois le souffrir.

MOPSA.

Elle est charmante !... & tu me promets de déso-
béir ?

CLOÉ.

Oui, Maman ; si vous me secondez.

MOPSA.

Oh, tu peux compter sur moi... & tu te fens le
courage de voir marier ta sœur, & de rester fille ?

CLOÉ.

Ah, Maman, ce n'est pas tout-à fait cela.

MOPSA.

Ah friponne, tu as donc quelqu'autre inclination ?

CLOÉ.

Oui, Maman.

MOPSA.

La pauvre enfant ! Quelque joli garçon, sans
doute ?

CLOÉ.

Oh, je vous en réponds.

MOPSA.

Et son nom ?

CLOÉ.

Je crains que vous ne me blâmez.

MOPSA.

Ne crains rien. Pourvu que le Bucheron soit ren-
voyé, n'importe qui... Eh bien, il s'appelle...

CLOÉ.

Il s'appelle... Alexis.

MOPSA.

Alexis?... Mais tu ne le connois que depuis ce
matin !

CLOÉ.

C'est vrai, maman ; je ne fais pas trop comment
cela s'est fait... Nous nous sommes vus, & voilà tout
d'un coup que ce pauvre garçon est devenu amoureux
de moi.

MOPSA.

MOPSA.

Et toi ?

CLOÉ.

Et moi de même. C'est qu'il est joli, si drôle, si gai...
Ah, maman, il est séduisant.

MOPSA.

J'en conviens : mais comment ferons-nous pour
gagner Monsieur le Bailli, car il est bien engoué de
ce Pan ?

CLOÉ.

Maman, Monsieur le Bailli n'est engoué que de la mu-
sique; & s'il entendoit chanter mon amant!...

MOPSA.

Tu as raison, je ne trouve à ton Alexis qu'un seul
défaut.

CLOÉ.

Un défaut !

MOPSA.

Celui de plaire à mon mari.

CLOÉ.

Hélas, maman, c'est un malheur; mais ce pauvre
garçon doit plaire à tout le monde.

MOPSA.

Enfin il expulsera ce butor de Pan, ce favori de mon
digne époux. Voilà tout ce que je demande.

D U O.

MOPSA.

Pour une femme qu'il est doux
De faire enrager son époux !

CLOÉ.

Pour une fille, qu'il est doux
Quand l'amour lui donne un époux !

MOPSA.

Mais voici ton Pere,
Chut... il faut se taire,
Et me laisser faire.



SCENE XIII.

CLOË, MOPSA, PALEMON, LISE.

PALEMON.

AH, quel plaisir pour un époux
De braver sa femme en courroux ?

LISE.

Pour une fille qu'il est doux
Quand l'amour lui donne un époux !

PALEMON.

Mais voilà ta mère,
Chut, il faut se taire,
Et me laisser faire.

Ah, vous voilà, toutes les deux !
Tout va-t-il au gré de vos vœux ?

MOPSA.

Et mais... nous l'espérons de même ;
Et vous, au gré de vos desirs,
Nous préparez-vous des plaisirs !

PALEMON.

Et mais... nous l'espérons de même.

SCENE XIV.

CLOË, MOPSA, PALEMON, LISE, PAN.

PAN, arrivant gaiement & faisant son compliment à Palemon & à Cloë.

EN ces lieux je vois réunis
Les objets chers à ma tendresse.
Vous dont je vais être le fils
Et vous ma charmante maîtresse ;
Et nargue des fous.
A ma Bergere
J'ai l'art de plaire.
Du reste je m'en ris.

MOPSA.

Doucement, doucement.
Un peu moins d'empressement,
Porte ailleurs ton hommage.
Ma fille n'est plus pour toi.

PAN.

Quel est donc ce langage ?

MOPSA.

Ma fille n'est plus pour toi.

PAN.

N'est plus pour moi ?

MOPSA.

Allons, Cloé, courage.

PAN.

Quel est donc ce langage ?

CLOÉ.

Eh bien... eh bien...

MOPSA.

Courage.

CLOÉ.

Je vous rends votre foi.

PAN.

Ah, j'arnigoi, j'enrage.

Beaupere, parlez donc.

PALEMON.

Comment, petite folle,

Refuser ce garçon,

Quand il a ma parole !

Et pour quelle raison ?

CLOÉ.

Hélas, mon Pere,

Comment faire ?

Tenez, si j'épouse Pan,

Je fais le malheur de Maman.

PAN ET PALEMON.

Il faut obéir à son Pere.

MOPSA ET CLOÉ.

Il faut obéir à sa Mere.

PALEMON, MOPSA ET CLOÉ.

Il faut se rendre à la raison.

PAN.

Morgué, vous n'avez pas raison.



SCÈNE XV.

CLOË, MOPSA, PALEMON, LISE,
PAN, MARSIAS.

MARSIAS, arrivant en chantant sur un ton d'Opéra.

Hotes charmans de ces bocages,
Redoublez vos tendres ramages ;
Pour chanter la beauté
Dont je suis enchanté.

PALEMON.

Doucement, doucement,
Un peu moins d'empressement !
Porte ailleurs ton hommage,
Ma fille n'est plus pour toi.

MARSIAS.

Quel est donc ce langage ?

PALEMON.

Ma fille n'est plus pour toi.

MARSIAS.

Elle n'est plus pour moi ?

PALEMON.

Ma fille, allons, courage.

MARSIAS.

Quel est donc ce langage ?

LISE.

Eh bien ?... eh bien ?...

PALEMON.

Courage !

LISE.

Je vous rends votre foi.

MARSIAS.

Ah, grands dieux ! quel dommage !

Maman, mais parlez donc.

MOPSA.

Quel est donc ce mystère ?

Que veut dire ceci ?

C'est que de votre père

Vous prenez le parti.

PALEMON ET LISE.

Il faut obéir à son père.

MOPSA ET MARSIAS.

Il faut obéir à sa mère.

MOPSA.

On est d'accord pour m'outrager ;

Mais je saurai bien m'en venger.

COMÉDIE

LISE ET CLOÉ.

Alexis saura vous venger.

PAN ET MARSIAS.

Le Bailli saura vous venger.

PALEMÓN.

Et moi se furai me venger.

(Ils sortent.)

Fin du second Acte.



A C T E III.



SCENE PREMIERE.

A P O L L O N , *seul.*

ME voilà dans les grandes aventures. Ces petites Payfannes ont été plus loin que je ne le croyois. Prendre un pere & une mere pour confidens ! quelle étourderie ! ... ces choses-là ne se voient qu'au village... Heureusement la discorde qui regne entre le mari & la femme , les empêchera d'en venir à une explication... Mais si les deux filles s'avoient de se faire une confidence mutuelle... & puis Midas , ce Bailli dont il faut encore obtenir le suffrage... Oh je l'obtiendrai ; il aime la Musique & sans vanité... Mais , encore un coup , il en faudra toujours venir à l'explication. Ces doubles intrigues sont d'une difficulté pour le dénouement... Le dénouement !... Mais n'en ferai-je pas toujours le maître ? Au pis aller , avec un rien... un prodige , je me tirerai toujours d'affaire... Mais je vois venir mes deux rivaux , &... ah ! quelle figure ! c'est sûrement le vénérable Midas... Allons préparer nos Belles à le recevoir.

(Il sort.)

SCENE II.

MIDAS, PAN, MARSIAS.

TRIO.

MIDAS.

Non, cela n'est pas possible.

PAN ET MARSIAS.

Nous vous disons la vérité.

MIDAS.

Mépriser mon autorité,

Compromettre ma dignité!

Non, cela n'est pas possible.

PAN ET MARSIAS.

Nous vous disons la vérité.

PAN.

Notre hymen étoit arrêté.

MIDAS.

C'est moi qui l'avoit projeté,

Et je tiens la chose infaillible.

MARSIAS.

Chacun de nous est supplanté.

MIDAS.

Non, cela n'est pas possible.

PAN ET MARSIAS.

Nous vous disons la vérité.

MIDAS.

La vérité!... la vérité!

D'honneur le tour seroit risible.

PAN ET MARSIAS.

Rien n'est plus sûr. & moins risible.

MIDAS.

Ah! ah! le tour seroit risible,

Mais je ne vous crois pas.

MARSIAS.

Pour un cœur trop sensible,

Quelle douleur! hélas! hélas!

PAN.

Je ne m'en tiens pas-là,

Jarni, jarni, ce bras,

Ce bras me vengera.

MIDAS.

L'un se lamente, l'autre jure,

(*A Marsias.*)

Remettez-vous,

Fin.

(*A Pan.*)

Point de courroux.

C'est à moi qu'on feroit injure ;
 Mais croyez-vous que je l'endure ?
 Comment je forme un quatuor

Dont toutes les parties

Sont assorties

Parfaitement unies ;

Et l'on veut le rendre discord ,

Ne croyez-pas que je l'endure.

C'est à moi qu'on feroit l'injure.

Mais je ne le crois pas ,

Non , cela n'est pas possible , &c. *Jusqu'au mot fin.*

P A N.

Et palfangué , Monsieur le Bailli , si vous ne votiez pas nous croire , vous le croirez peut-être. Tenez , les voici.



S C E N E III.

MIDAS , PAN , MARSIAS , LISE , PALEMON ;
 CLOË , MOPSA.

MIDAS.

AH , approchez , approchez. Est-il bien vrai , Palemon , qu'au mépris de mon autorité , vous prétendez marier vos filles , sans mon consentement ? briser des nœuds formés par la sympathie , la mélodie , l'harmonie !... là... là... & vous Mopsa , vous , ingrate , pour qui jadis... mais ne parlons plus de ça , est-il possible , que vous vouliez rompre l'accord le plus parfait , par la dissonance la plus... la plus...

PALEMON.

Monsieur le Bailli daignez m'entendre.

MOPSA.

Monsieur le Bailli , écoutez-moi.

PALEMON ET MOPSA.

Vous saurez , sauf votre respect , que j'ai trouvé pour ma fille un parti...

MIDAS.

Ah ! quel tapage ! & vous savez que j'ai les oreilles &

48 LE JUGEMENT DE MIDAS ;
délicates , parlez... un à la fois , point de Duo je vous
en supplie.

M O P S A.

Vous saurez donc...

P A L E M O N.

Ma femme , ma femme , vous feriez mieux de vous
mêler de votre ménage.

M O P S A.

Et vous , de votre labourage.

P A L E M O N.

C'est aux peres à disposer de leurs enfans.

M O P S A.

Oui , des garçons. Mais c'est aux meres à marier
les filles.

P A L E M O N.

Des garçons , des garçons ! & je n'en ai jamais eü.

M O P S A.

Ce n'est pas ma faute.

M I D A S.

Oh ! pour cela j'en répondrois ; mais venons au fait.

M O P S A.

Eh bien , apprenez donc que j'ai trouvé un gendre cent
fois préférable à ce vilain Bucheron.

P A L E M O N.

Sachez que j'ai trouvé un garçon qui me convient mil-
le fois mieux que ce sot Berger.

P A N.

Bon , nous avons chacun notre paquet.

M A R S I A S.

Hélas oui.

M O P S A.

Le mien chante à ravir.

M I D A S.

En vérité !

P A L E M O N.

Le mien de même , vous en ferez étonné.

M I D A S.

Voyez-vous ?

L I S E , *d part.*

Qu'ai-je entendu ? Alexis seroit-il volage ?

C L O É , *d part.*

Comment donc , ma sœur seroit-elle ma rivale ?

M I D A S.

(*A Mopsa.*) Et ce chant qui vous a tant séduit , peut-
on vous demander de quel genre il est ?

C L O É.

Le chant le plus vif , le plus gai , le plus plaisant.

M I D A S.

C'est-à-dire, le genre de Pan.

MIDAS.

Ah ! je respire. Ce n'est pas mon Amant.

LISE, *d part.*

MIDAS, *à Palémon.*

Et le vôtre ?

LISE.

Le chant le plus doux, le plus tendre, le plus touchant.

MIDAS.

Pathétique, Mademoiselle, pathétique. C'est l'expression musicale. Enfin c'est le genre de Marsias.

CLOË, *d part.*

Me voilà rassurée. Ce n'est pas mon étourdi.

MOPSA.

Il va venir, vous l'entendrez & vous prononcerez.

MIDAS.

Bon.

PALEMON.

Il va paroître, il chantera devant vous, & votre choix décidera le mien.

MIDAS.

A merveille.

PAN ET MARSIAS.

Eh bien ! Monsieur le Bailli, ayons-nous tort ?

MIDAS.

Un moment, un moment. Un chanteur pathétique ? un chanteur plaisant, selon vous s'entend ? . . . En vérité c'est trop risible, ce n'est que de nos jours qu'on voit ces choses-là. Des gens qui ne savent pas la gamme, & qui veulent avoir un avis. Mais c'est à mourir de rire au moins. Enfin vos deux nouveaux protégés dites-vous vont venir. Ils entreront en lice avec ces Messieurs. Et les deux Belles seront les prix des vainqueurs. Allons, qu'on se prépare au Combat.

MARSIAS.

Au combat, Monsieur le Bailli ?

MIDAS.

Combat de chant, s'entend ; un assaut de talent.

MARSIAS.

A la bonne heure.

MIDAS.

Je me flatte que vous vous en rapporterez tous à ma décision.

T O U S.

Oh, très-volontiers.

LE JUGEMENT DE MIDAS.

P A N.

Je brûle de commencer. Ma victoire est certaine!

M A R S I A S.

Je sens aussi renaître mon courage.

M I D A S.

Voici sûrement un de vos rivaux.

S C E N E I V.

Les mêmes, A P O L L O N.L I S E, *d* P a l e m o n.**L**E voilà, mon pere.C L O É, *d* M o p s a.

Maman, le voilà.

A P O L L O N.

C'est Monsieur le Bailli que j'ai l'honneur de saluer,

M I D A S.

Précisément. Vous êtes sans doute ? . . .

A P O L L O N.

Celui dont on vient de vous parler. Je suis Chanteur,
Musicien, & sur-tout très-amoureux.

M I D A S.

Monsieur le Chanteur très-amoureux, je vous plains.
Vous avez à faire à forte partie. Vous êtes en effet bien
téméraire d'oser tenter une entreprise, aussi. . .

A P O L L O N.

Si je suis un téméraire, ce sera à vous à m'en
punir.

M I D A S.

Et l'autre prétendant, où est-il ?

P A L E M O N.

Oh ? l'autre viendra.

M O P S A.

Quand il pourra.

M I D A S.

Holà mon pupitre.

P A L E M O N, *d* P a n.

C'est le rival de Marsias.

P A N.

Bon.

M O P S A, *d* M a r s i a s.

C'est le rival de Pan.

M A R S I A S.

Tant mieux.

(On apporte le pupitre de Midas.)

MIDAS.

Pan, & Marsias, mettez-vous là. (A Apollon.) Et vous là. Vous êtes à présent dans l'arène, envisagez ces deux champions. Voilà le pathétique & voilà le badin, auquel des deux donnez-vous le défi.

APOLLON.

A tous deux.

TOUS.

A tous deux!

MIDAS.

Parbleu, voilà un drôle bien téméraire! Enfin, à laquelle de ces deux Belles, Monsieur prétend-il?

APOLLON.

A celle que j'aurai mérité.

MIDAS.

Et l'autre fera?...

APOLLON.

A celui qui m'aura vaincu.

PALEMON, d' *Lise*.

C'est une ruse qu'il tend à ta mere.

MOPSA, d' *Clot*.

C'est pour mieux tromper ton pere.

MIDAS.

Or ça, en attendant que l'autre prétendant arrive, expédions toujours celui-ci. Allons commencez... A vous qui ne doutez de rien, à vous.

APOLLON.

Volontiers. Monsieur le Bailli connoît sans doute la mythologie.

MIDAS.

Apparemment.

APOLLON.

Vous savez donc que Daphné, pour éviter la poursuite du plus amoureux des Dieux, fut transformée en laurier. C'est à ce même laurier que cet amant infortuné adresse ces paroles... c'est Apollon qui parle.

A R I E T T E.

Du destin qui t'opprime,

Malheureuse victime,

Daphné, je te perds pour jamais;

Je ne verrai plus tes attraits.

Entends ma voix, toi que j'adore,

Toi, que mon cœur chérit encore,

LE JUGEMENT DE MIDAS;

Vois mes larmes, mon désespoir,
Cruel objet de ma tendresse,
Ah! sous l'écorce qui te presse,
Mon cœur te sent & croit te voir.

Du destin, &c.

MIDAS.

Petite Musique, chantée sans goût...

LISE.

Sans goût, Monsieur le Bailli. Ah! ciel... Alexis, je vois que nous sommes perdus.

APOLLON.

Ne craignez rien.

MIDAS.

Point de ports de voix, point de cadences, là... de ces cadences perlées... (*Il en essaye.*) La cadence est la véritable pierre de touche du chant.

MOPSA.

Qu'en dis-tu, ma fille?

CLOÉ.

Qu'il a chanté à ravir, & que ce n'est pas pour moi.

MIDAS, à Apollon.

Est-ce le pathétique qui est votre fort?

APOLLON.

J'ai quelquefois réussi dans le genre comique. Permettez-vous?

MIDAS.

Oh! doucement, doucement. On vous entendra à votre tour. Prenez un peu de repos, mon cher; vous en avez besoin. (*À Pan & à Marsias.*) A vous mes enfans. Allons quelque chose de bien caractérisé, dans votre genre à tous les deux. Là... quelque chose qui me dédommage, qui me...

PAN.

Quand vous voudrez, Monsieur le Bailli. Allons, Marsias, à toi.

D U O.

MARSIAS.

Amans qui vous plaignez
Des rigueurs d'une Belle,
Non, vos tourmens n'égaleroient
pas les miens.

Vous pouvez briser vos liens;

PAN.

Fragmens de Vaudevilles.

AIR: O réquingué.

Céphise avoit bien des appas...

Céphise ne l'ignoroit pas,

O réquingué, ô! lon, lan, là;

Mais il n' suffit pas d'être belle

MARSIAS.

Où, si l'espoir vous retient au-
près d'elle.

Ce doux espoir, dans vos mal-
heurs,

Vous fait trouver quelques dou-
ceurs.

P.A.N.

Il faut encore être fidelle.

AIR : Belle diguedon.

Vous préparez votre peine,

Belle diguedon , diguedon ;
dondaigne ;

Mais bien-tôt vous changerez
de ton,

Ma belle diguedi , ma belle di-
guedon ;

Sans pouvoir briser votre chaî-
ne ,

Belle diguedon , diguedon ;
dondaine.

MIDAS.

Bravò , bravò. Ah ! quel goût ! quelle volupté ! Viens ;
mon cher Pan , que je t'embrasse. Vas , petit badin , tu
ne verras jamais ton pareil. Et toi tendre Marsias , viens
dans mes bras. . . tu viens de te surpasser. Quelle voix !
Quelle prononciation ! comme il phrase ses difficultés !
Ah ! mon ami. . . tu es le Dieu du chant.

APOLLON, *d part.*

Ah ! le sot.

MIDAS.

Tu me rappelles le temps de ma jeunesse , quand
j'habitois la Capitale , j'étois un pilier du Spectacle ly-
rique , j'y donnois le ton. On se demandoit où est-il ?
Où est le petit Midas ? J'étois alors cleric de Procureur.
Ah ! comme je fredonnois les airs , pendant qu'on les
chantoit sur le Théâtre , & comme je battois la me-
sure avec ma canne.

APOLLON.

Cela devoit faire un accompagnement charmant , &
fort doux pour les voisins.

PALEMON.

Mais , Monsieur le Bailli , songez que notre besogne
n'est pas encore achevée.

MIDAS.

Où , où , Nous n'avons pas un instant à perdre. Eh
bien l'ami , vous sentez-vous toujours disposé ?

APOLLON.

Où , Monsieur le Bailli , & je me flatte. . .

LE JUGEMENT DE MIDAS;

MIDAS.

Vous avez beau vous flatter. Que voulez-vous faire après ces gens-là ?

APOLLON.

Chanter.

MIDAS.

Chantez donc. Mais , en vérité , c'est d'une témérité... allez , allez.

APOLLON.

Je vous assure d'avance que vous trouverez ce morceau-là très-piquant.

MIDAS.

Oui-dà ! Est-ce encore Apollon qui parle ?

APOLLON.

C'est moi.

A R I E T T E.

Au rossignol , dans un bocage ;
 Certain coucou ,
 Certain hibou ,
 Disputoient le prix du ramage.
 D'un baudet pour juge on fit choix ;
 Grand connoisseur en belles voix ,
 Qui , pour juger avec prudence ,
 Voulut les entendre tous trois.
 Le jour pris , le hibou commence ;
 Ensuite le coucou s'avance ;
 De leurs cris le juge enchanté ,
 Frappant du pied , dressant l'oreille ;
 A chaque son , crioit , *Bravo , c'est à merveille !*
Quel goût & quelle volupté !
 Le Rossignol , à son tour , se présente ,
 Il chante
 Et son ramage est à peine écouté !

MOPSA , à Cloé.

Tu reconnois-là ton amant ?

CLOÉ.

Oui , & son juge & ses rivaux. J'ai bien peur. . .

MIDAS.

Silence.

LISE.

Il va juger , ah ! je tremble.

CLOÉ.

Ah ! comme le cœur me bat.

Air : en chant françois.

Nous , Midas , Bailli de ces lieux.
 Fidele partisan du goût de nos ayeux ;
 Et Juge compétent d'un débat d'importance,
 Du fait ayant pris connoissance,
 A Marsias , à Pan , adjugeons en ce jour
 Le prix du chant & de l'amour :
 Ordonnons que ce téméraire,
 Qui vient mettre en crédit d'insipides chansons.
 Déformais réduit à se taire,
 S'en retourne au-delà des Monts.

(On entend le bruit de l'âne , des oreilles sortent de la tête de Midas , & Apollon se découvre : pendant ce temps le Théâtre change & représente une riviere bordée par des roseaux ; le Mont - Parnasse est dans l'éloignement.)

CHŒUR.

Est-ce un prestige ?
 Est-ce un prodige ;
 Quel changement !

Reconnoissez }
 Je reconnois } un Dieu qui venge le talent.

C'est Apollon lui-même ;
 De sa gloire suprême
 Il descend jusqu'à nous.

Et vous avez }
 Et nous avons } mérités son courroux !

A sa puissance ;
 A sa vengeance ,

Reconnoissez }
 Reconnoissons } un Dieu qui venge le talent.



LE JUGEMENT DE MIDAS;

SCÈNE V & dernière.

Les Acteurs précédens , MERCURE.

MERCURE, à Apollon.

AMI, je viens t'apprendre que ton exil est fini. Jupiter te rappelle. Minerve & Vénus ont obtenu ta grâce, & toutes nos Divinités t'attendent à la Cour Céleste.

APOLLON, l'embrassant.

L'ami Mercure n'apporte jamais que des nouvelles agréables.

MERCURE.

J'ai voulu m'informer un peu de ta conduite, & j'ai été le témoin invisible de ta dernière scène. Mais dis-moi, si cet imbécille t'avoit rendu justice, quel choix aurois-tu fait?

APOLLON, prenant Lise & Clot par la main.

Celui-ci.

MERCURE.

A ce trait généreux, je reconnois un Dieu.

APOLLON.

Jeunes beautés, vous qui m'avez consolé dans ma disgrâce, venez partager mon bonheur. Apollon doit reconnoître les bontés que vous avez eues pour Alexis. Sur ce double mont, un doux asyle vous attend. Sept Nymphes seront vos fidelles compagnes; Vous m'y verrez souvent présider à vos plaisirs; ces plaisirs seront purs comme vous, la jalousie ne les troublera jamais, car, ce séjour est celui des vrais talens.

PALEMÓN.

Quoi! Seigneur, vous nous enlevez nos enfans?

APOLLON.

Non, mes bonnes-gens, ne craignez rien; je vous donne une demeure dans la plaine, où vos filles descendront souvent pour vous voir. Vous tiendrez un hospice pour ceux qui n'ont pas la force de gravir la montagne; & croyez-moi, vous aurez nombreuse compagnie. Partons.

MIDAS.

Seigneur Apollon, de grâce... Seigneur Mercure, vous

COMÉDIE.

vous qui êtes si serviable , priez sa Divinité de me rendre tel que j'étois.

APOLLON.

Ta priere est inutile , le mauvais goût a besoin d'un exemple , & je ne pouvois le mieux choisir.

CHŒUR.

PALEMON, MOPSA, LISE
ET CLOÉ.

Au Dieu des Arts offrons nos
vœux ;

Par sa présence ;

Par sa puissance ,

Il promet de nous rendre heu-
reux.

Par nos respects & notre hom-
mage ,

Méritons l'avantage

De le fixer sans cesse dans ces
lieux.

PAN ET MARSIAS.

Jour de douleur & de regrets!

Quoi ! pour jamais ,

Votre vengeance ,

Va nous poursuivre désor-
mais ;

Que le remord vous satisfasse

De notre audace ,

Accordez - nous , par grace ;

Le pardon.

D U O.

LISE ET CLOÉ.

Faut-il s'étonner si notre cœur

S'est rendu sans se défendre ?

Faut-il s'étonner ; non , non , ma sœur ;

Un Dieu s'en rendroit vainqueur.

L'aimable Alexis ,

D'un air si soumis ;

Peignoit à mes yeux

Ses tendres feux.

On veut résister ;

Le rebuter ;

Mais il fait si bien s'y prendre ;

Qu'enfin il faut bien céder ,

APOLLON, s'adressant au Public!

De nos talens le seul arbitre est dans ces lieux!

LE JUGEMENT DE MIDAS,

T O U S.

C'est sa présence,
Son indulgence,
Qui peut seule nous rendre heureux;
Par nos efforts & notre hommage,
Méritons l'avantage
De les fixer sans cesse dans ces lieux.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu, par ordre de M. le Lieutenant - Général de Police, le *Jugement de Midas*, Comédie en trois Actes, mêlée d'Ariettes, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait pû devoir en empêcher la représentation ni l'impression. A Paris, le 27 Mai 1778.

S U A R T.

Vu l'Approbation, permis de représenter & imprimer. A Paris, ce 17 Juin 1778.

LE NOIR.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1778.